

Le Coulazou à St-Paul-et-Valmalle. Jeudi 29 novembre 2018

- 19 km, 21,7 au final !
- 295 m de dénivelée.

Le Coulazou, long de 28,8 km, prenant sa source à La Boissière, est un mystérieux ruisseau qui s'amuse à disparaître sous le relief calcaire, pour réapparaître plus loin, vers Cournonterral.

Alimenté ensuite par de nombreux autres ruisseaux dont ceux de Grande-Combe et du Merdanson, il devient rivière dans laquelle on pêche aux abords de Fabrègues, se jette ensuite dans la Mosson pour en fin de course se mélanger à l'eau de l'étang de l'Arnel.

Il gazouille à St-Paul, glougloute vers le sud puis disparaît sans crier gare dans un aven, au fond d'un Puits que les géologues n'ont jamais réussi à tarir !

Puis entre St-Paul et Murviel, le Coulazou, c'est un cours d'eau qui ne s'écoule pas... à la manière d'un oued.

En amont de Cournonterral, au creux d'un fossé d'effondrement en forme de coude, au sein d'une faille géologique, le Coulazou qui passe là (oui en-dessous de nous) se résume à une multitude de galets de rivière usés, érodés par un courant qui n'est plus !

Pour l'heure, nous sommes 19 curieux dans son lit, mais le pied reste au sec, notre coquin a filé dans les entrailles de la terre !

Le sol de caillasses apparaît nu, pas une herbe, pas une ronce ! On comprend vite que ce n'est pas la force d'un ruisseau qui a pu entailler de telles gorges mais que l'eau a bien coulé un jour à l'air libre utilisant un passage rocheux tout tracé par les caprices géologiques, nous laissant en cadeau ces galets ronds.

Certes, j'ai déjà vu à cet endroit des fleurs au printemps, des genêts, des asphodèles colonisatrices, mais aujourd'hui ne demeurent plus que les hampes grises et sèches de ces élégantes de mars.

Nous déambulons au creux de la faille, les pieds tordus par les cailloux ronds, cernés par le relief assez haut du plateau de Murviel qui nous surplombe. « Il te faudrait creuser profond pour trouver l'eau ! » dit F.

« Venez voir l'Aven, vous l'avez raté ! » crient les filles du groupe.

En effet le trou conséquent s'ouvre sur les bords du lit : amas de larges pierres en forme d'escaliers que S dégringole en courant ; A en perd son bâton de berger et se lamente « il faut le rattraper, je me suis déjà trempé dans un ruisseau pour le récupérer ! C'est un ami très cher, je ne m'en sépare jamais ! »

S a beau s'évertuer à lancer des cailloux dans le puits, aucun son trahissant la présence de l'eau ne s'en échappe !

« C'est trop bas ! Tu n'y arriveras jamais ! »

Le propos du moment tourne autour du plateau qui nous domine. Monterons ? Monterons pas ? « Pourquoi grimper si haut pour redescendre ensuite ? Ah non, moi je reste là ! Je vous attends ! » dit l'Aveyronnais H. On se tâte, le sentier n'est pas facile et la côte semble raide. Alors nous lui tournons le dos et nous poursuivons la trace plus sage du GPS de S.

Il est vrai que le Coulazou facétieux nous a joué un mauvais tour ! Impossible de mener à bien le parcours initial ! « Nous allons le faire à l'envers ; trop d'eau, plus loin nous ne passerons

pas ! » a affirmé dès le départ notre guide qui modifie dès lors les données initiales. Alors que partout ailleurs l'eau s'enfouit dans les profondeurs du calcaire, aux seuls endroits où l'on a besoin d'un peu de sec, le ruisseau nous nargue et se faufile haut entre les herbes !
« C'est cela le Culazu » s'amuse JP en avalant les o.

Nous mangerons confortablement à la Bergerie, installés tout le long de la terrasse.

Petits croquants aux amandes, vin rosé, café, digestifs sont autant d'offrandes !

Ah ! Les chocolats/papillotes Cémoi de L !

« C'est moi ! C'est moi ! » rit-elle en tendant son gros paquet. On lit la charade ou la devinette Vrai ou Faux ? J'apprends que le chat n'y voit rien la nuit ...

La piste que nous suivrons longuement l'après-midi est certes très praticable mais fastidieuse. Elle s'agrémente heureusement de nombreux arbousiers aux fleurs blanches dont les fruits d'un rouge profond habillent l'arbre telles des boules de Noël. La garrigue demeure sombre sous ce soleil timide, les buis n'ont pas encore subi les assauts de la pyrale et affichent verdure et santé. Des plantations serrées de pins parasols donnent parfois un aspect pimpant et un peu surfait à cette contrée sauvage où viennent se perdre des ermites en mal d'amour.

« Cachée dans les arbres se trouve la yourte d'un anglais qui vit reclus du monde » nous apprend H qui se trouve en pays conquis ; il y vient à vélo ou pour y chasser le lapin de garenne ! « J'espère que vous avez aperçu quelques beaux spécimens d'eucalyptus qui émergent de la garrigue ! Je ne saurais vous dire comment ils se retrouvent là ! »

Il y aura du Macron dans l'air, du gilet jaune, du Vietnam et de la beauté des filles du sud, là-bas, du cerveau au nombre de deux, intestin compris, mais aussi des envies de retraite spirituelle dans l'évocation de voyages ANR qui pourraient renouer avec les sentiers de Compostelle, sur lesquels, comme dirait Verlaine, « le pied brûle et saigne ».

« Ah ! Partir deux mois ! Et camper ! Chacun sous une tente ! » propose l'un quand l'autre rétorque : « Tu as bien des choses à te faire pardonner ! Non, un petit bout du chemin suffirait ! Une semaine ou 10 jours... »

La longue piste nous amène à Valmalle, les premières vignes apparaissent, puis à Saint-Paul, en passant près d'un camp de naturistes. F jette un coup d'œil : « Il n'y a personne en novembre, nu avec ce froid ! »

Au total 21,7 km que Serge et Francis ont menés sans hésitation malgré l'adaptation instantanée à un nouveau parcours imposé par les circonstances ! Un grand merci à tous les deux d'avoir offert à notre groupe l'occasion d'un bel effort !

Denise BP

Post-scriptum : Le chêne de Vedas.

Lorsque, chassés de la forêt par les cris d'un malappris : « Sortez de là !... Vous êtes chez moi !... en pleine battue !... Allez, déguerpissez ! », nous nous sommes retrouvés devant le chêne-vieillard de Védas. Exténué par ses 400 ans d'existence, il arbore au terme de ses longues branches basses, des moignons stériles et noirs. Plus haut, la sève qui transite encore le long de ce corps couvert de scrofules et de chancres de bois fait éclore des feuilles qui fixent le ciel. Du goudron sale et noir dégouline le long de son écorce rugueuse ; on a voulu le panser, empêcher que sa vie ne s'en aille par les plaies de la tronçonneuse, mais il semble trop mutilé, comme condamné. Il a connu le regard des peintres qui l'ont pris pour sujet à chaque changement de saison, des enfants qui viennent le croquer au crayon à papier, de nous tous, passants admiratifs de ses performances et longévité.